

INTERVIEW PATRICK BESSON

Module 01 : Une vision de l'Afrique

Nous sommes ici à la Bibliothèque Nationale de France, dans la grande salle de lecture, et nous accueillons pour Interlignes Patrick Besson, qui nous propose un des meilleurs moments de cette rentrée littéraire, une somme, un projet très ambitieux et particulièrement maîtrisé qui s'appelle : Mais le fleuve tuera l'homme blanc. Merci beaucoup Patrick Besson d'avoir accepté notre invitation. Dès la page de couverture nous sommes en Afrique.

Oui, les petits guerriers qui se battent, c'est tiré d'une peinture d'un peintre congolais célèbre.

Pourquoi avoir choisi l'Afrique comme décor de votre dernier roman ?

Au printemps 1987, je me suis rendu à un congrès des écrivains africains contre l'apartheid. Il y avait donc encore l'apartheid et Mandela était encore en prison. Et j'ai assisté en ouverture du congrès à un spectacle d'écoliers congolais racontant l'apartheid. Sur scène, il y avait le président Sassou-Nguesso en uniforme de colonel, parce que le Congo était encore socialiste, et même scientifique. Il y avait un côté guerrier, rigoureux chez Sassou. Et dans la salle, pas loin de moi, il y avait une déléguée soviétique très blonde qui mâchait un chewing-gum. Cette image, outre tout ce que j'ai pu entendre ou voir au cours de ce congrès, m'est restée et je me souviens avoir pris une note, il y a donc vingt-deux ans, qui était « une russe à Brazzaville ». C'était le thème. Il a fallu beaucoup d'autres événements, qu'il m'est difficile de raconter, pour revenir en 2006, revoir Sassou-Nguesso, qui, en dehors de sa tenue, n'a absolument pas changé et tenait relativement le même discours. Je l'ai interviewé pour Le Point. Ce jour-là, j'ai beaucoup plus rôdé dans Brazza et peu à peu les personnages de mon roman sont apparus, et aussi le souvenir des gens que j'avais pu voir en 1987. Donc c'est sur l'Afrique, mais l'Afrique telle qu'elle était, en tout cas dans certaines régions, sous le socialisme, et telle qu'elle est devenue aujourd'hui. Les gens qui y sont morts et ceux qui ont vieilli là-bas, ce qu'ils sont devenus, les blancs comme les africains. C'est un livre sur le temps africain.

Vous nous transportez littéralement en Afrique dans ce monde de sensations, d'émotions. Je vais lire rapidement un extrait page 50 : « Elle regardait par la vitre les trottoirs encombrés, défoncés, étouffés. Des grappes de longues et minces jeunes filles en boubou et blue jean passaient, méprisantes devant des étalages examinés avec soin par leurs mères et leurs tantes courtes et lourdes. Un fromager dressé au milieu d'une parcelle, sa beauté pâle et mélancolique. Les commerces se trouvaient si près les uns des autres. » etc. On est en Afrique. Quelles sont les sensations qui vous ont le plus marqué ?

La rue africaine est spécifique. Tout est collé comme une espèce d'énorme kouglof. Pour essayer de comprendre quelque chose ou même de voir quelque chose, il faut vraiment entrer et puis essayer d'écarter les gens pour voir ce qu'ils ont, quelles sont leurs différences, leurs idées, leurs passions.

Il y a une douceur particulière dans la bière africaine. « On la boit au goulot comme pour l'embrasser. Elle aide à attendre ce qui n'arrivera pas, la sécurité, la santé, le confort. Elle est toute l'Afrique dans la bouche, le temps d'une gorgée. L'illusion de la gaieté et du bonheur. »

Oui la bière c'est la petite chose qui vous soulève du sol et qui vous permet un peu d'être heureux, de sortir de... désespoir est un mot trop fort, mais une espèce de désarroi lourd et permanent que l'on peut trouver dans des situations sociales qui sont relativement sans issue pour la plupart.

Oui, l'Afrique c'est aussi le tragique, et c'est aussi la mort. On le trouve déjà dans le titre de votre livre.

On le sait, mais peut-être qu'on ne le sait pas assez. C'est que l'espérance de vie de l'homme africain est de quarante-deux, quarante-trois ans dans la plupart des régions, sauf au Sénégal où c'est un peu plus. Donc il n'y a pas de vieux, il n'y a pas de cancer. Il y a des maladies qui n'ont jamais le temps de se déclarer. Il n'y a pas d'Alzheimer, l'alzheimerien africain n'existe pas ! Parce que la vie, c'est vite, c'est tout de suite. Il y a énormément d'accidents, il y a des tueries, et puis il y a beaucoup de palu. On a énormément parlé du sida, mais le palu tue beaucoup plus que le sida et beaucoup d'enfants notamment.

Page 346 : « Il fut question de l'Afrique, mot que l'on ne trouve dans aucune langue africaine et pour cause, elle n'existe pas. Son vide a tenté depuis cinq siècles moult névrosés blancs qui ont vu la réponse adéquate à leur néant questionneur. »

Beaucoup de gens sont à la recherche, en Afrique, d'un moins plein, de quelque chose qui manque, d'un vide. Et donc ils y vont un peu pour cela parce qu'ils se sentent gênés et dérangés par tout ce qui, en Occident, est trop, trop de gens, trop d'idées, trop de livres, trop de machines, trop de voitures.

L'Afrique ne réussit pas tellement aux blancs, dans ce que vous dites. La preuve, le titre encore une fois : « Le fleuve tuera l'homme blanc ».

C'est tiré d'une chanson congolaise.

Le soleil tuera l'homme blanc, la lune tuera l'homme blanc, le sorcier tuera l'homme blanc, le tigre tuera l'homme blanc...

Pour des raisons géographiques, il est impossible de transporter tellement de choses, surtout pas avec un cheval, en Afrique, donc on se servait de porteurs. Les porteurs portaient cette chaise que l'on appelle le tipoy dans lequel le blanc voyageait. Et pendant qu'ils faisaient leurs kilomètres, ils chantaient des petites chansons en lingala, en kinyarwanda, en ce que vous voulez. Et le blanc trouvait que c'étaient de jolies petites chansons, mignonnes et belles. Et ces chansons disaient : « je te hais, je veux que tu meurs, je veux que tu t'en ailles, je veux que le crocodile te mange ! ».

Du coup vous dites, au fond le plus dur en Afrique, page 54, c'est d'être blanc.

Oui, je disais cela à un copain dans une boîte de nuit. Il y avait un millier de personnes et j'étais le seul blanc. Je lui disais que c'était pénible d'être le seul blanc. Il me dit que quand il vient à Paris, je ne m'imagine pas combien cela peut être pénible d'être le seul noir.